



Tony Gereaud

Enquête sur le rapport
qu'a l'humain à la
mort des animaux

TELECOM
Paris



IP PARIS

Avant-propos

Cet écrit se propose d'étudier les rapports entre les humains et la souffrance et la mort des animaux. L'objectif est de mettre en évidence les modes de pensée majoritaires au sein de la société française actuelle ainsi que les comportements qui leur sont associés, et d'expliquer ce qui leur permet d'exister et de perdurer à l'heure où de nombreuses personnes lancent l'alerte et incitent à diminuer la consommation de produits d'origine animale. Je me concentre ici sur les animaux exploités par les humains, car c'est avec ceux-ci que le rapport est le plus complexe : ils soulèvent une ambivalence particulière que nous constaterons et tâcherons d'expliquer tout au long de la lecture. Nous étudierons donc dans un premier temps les animaux d'élevage agricole puis les poissons, qui sont victimes des choix de consommation de la quasi-totalité de la population. Nous nous concentrerons ensuite sur les animaux sauvages, qui sont en contact avec une moindre partie de la population mais avec qui les rapports sont tout aussi ambivalents.

Les animaux d'élevage

Les humains ont un rapport très complexe avec les animaux d'élevage : alors que la majorité est contre les souffrances qu'on leur inflige, elle consomme de la viande, du poisson ou d'autres produits d'origine animale plusieurs fois par semaine. Nous verrons ici en quoi cela constitue un paradoxe et on se demandera ce qui influence ces rapports entre l'humain et l'animal, ce qui rend possible un tel paradoxe. Nous observerons aussi une différence dans la valeur accordée à la vie et aux souffrances entre certaines catégories d'animaux d'élevage, et tenterons de l'expliquer à l'appui de concepts tels que la sentience : il s'agit de la capacité d'un être à vivre des expériences subjectives, à ressentir des émotions, le bien-être, la douleur et d'autres formes de souffrance, psychologique par exemple.

Les animaux d'élevage agricole : la dissonance

Quand il s'agit de tuer des animaux ou de les exploiter dans le but de se nourrir, on se persuade en général que cela est légitime, nécessaire ou bien que « c'est l'ordre des choses ». On ne s'intéresse pas à la façon dont les animaux sont traités, comme l'indique Christèle¹ : « J'avoue que je ne me pose pas forcément la question. ». On préfère se convaincre que ce n'est pas aussi grave que ce que l'on dit, comme le fait Yvette² : « Normalement, euh les abattoirs c'est contrôlé hein, normalement! », même devant des preuves singulières du mauvais traitement des animaux : « Après t'as les L euh machin [*elle parle de L214*] là, mais bon, c'est [*elle soupire*]... Je pense qu'ils mettent le point sur un truc et que ça monte en épi là hein, euh... ils font mousser, ils font mousser, autour d'UN CAS parmi... hein, ouais. ». Les cas pointés du doigt à la télévision doivent donc être des cas exceptionnels, sinon on n'en parlerait pas autant ! On dit aussi que tous les élevages ne sont pas intensifs, qu'il existe des éleveurs respectueux de leurs animaux, souvent des éleveurs installés proches de chez nous. Ces élevages seraient alors moins problématiques et contrediraient le fait que les images dévoilées par les associations telles que L214 révèlent une réalité répandue, bien que difficile à exhiber à cause du manque de transparence des lieux d'exploitation et d'abattage des animaux.

¹ Personne interviewée dans le cadre de ce PACE, vivant en ville en Charente

² Autre personne interviewée, vivant en campagne dans le Périgord

L'exemple du lait de vache

Quand nous parlons du fait que les veaux dans les élevages de vaches laitières sont séparés de leur mère quelques heures après leur naissance et que mère et petit se pleurent pendant des jours, Christèle dit : « Oui mais à côté de chez nous, à l'Oisellerie [c'est une ferme proche de chez elle], ils sont ensemble hein! Ils ne sont pas séparés! » ou encore : « Mais regarde où on avait été en Bretagne : ils les enlevaient pas! ». Ici on se sert d'exemples ponctuels, d'élevages que l'on a vus quelques fois dans une vie, pour justifier sa consommation. Or d'après l'article « L'élevage des vaches pour le lait » [1] de l'association L214, dans la quasi-totalité des cas, la vache et le veau sont séparés pour réserver la totalité du lait à la consommation humaine. Les deux individus se cherchent alors pendant des jours, certaines vaches défonçant même des clôtures pour aller chercher leur petit en marchant plusieurs kilomètres, parfois au péril de leur vie, toujours selon cet article, ce qui prouve la sentience des vaches, qui ne sont pas indifférentes à la souffrance que l'humain leur fait endurer.

Ainsi on essaie de se convaincre que les animaux que l'on a exploités dans le but de produire les biens que l'on consomme ont été bien traités, ou du moins pas aussi mal traités que tentent de le montrer les associations de défense des animaux. On se représente des élevages respectueux, car ce sont les seuls auxquels on a pu avoir accès : on n'a pas accès aux lieux d'élevage et d'abattage de masse, mais seulement à de petites exploitations proches de chez nous. Si ces petites exploitations nous ouvrent leurs portes, c'est bien parce que leurs propriétaires pensent être respectueux – en tout cas plus que ceux qui nous ferment leurs portes. Or comme nous l'avons

constaté juste avant, dans la quasi-totalité des cas, les animaux proviennent d'élevages bien loin de respecter un soi-disant bien-être animal.

L'exemple de la viande

Lors de discussions à table avec des amis l'argument suivant m'est très souvent soumis : les élevages de porc ne traitent pas tous les cochons de la même manière que ceux que l'on voit à la télévision, dans lesquels les cochons ne voient ni le jour, ni le sol naturel. Or en France, d'après les chiffres de l'INAPORC (Interprofession Nationale Porcine) [2], 95% des porcs sont élevés en bâtiment sur caillebotis (une grille permettant de laisser passer les déjections du cochon). C'est aussi le mode d'élevage le plus répandu en Europe et dans le monde, toujours selon cette interprofession. On essaie donc de se convaincre que la majorité des élevages respectent certains critères de bien-être quand tout cela n'est que poudre aux yeux, sans chercher à se renseigner. On peut alors se demander ce qui motive cette auto-persuasion et par quels moyens on y parvient.

Dissonance cognitive

Dans un premier temps, attachons-nous à expliquer ce qui motive les individus à penser ainsi. On trouve premièrement la dissonance cognitive créée par le désaccord entre nos actes et nos pensées : si on était pleinement convaincu que notre mode de consommation nuit aux animaux exploités ou tués dans le but de satisfaire nos désirs, et que cette nuisance est évitable, alors l'opposition entre cette conviction et notre

comportement – le fait de continuer à acheter de tels produits – nous serait raisonnablement insupportable. Il est alors nécessaire d’agir soit sur nos croyances et nos convictions, soit sur notre comportement, pour que ceux-ci n’entrent pas dans un tel conflit. Or nos habitudes de consommation sont ancrées en nous depuis le plus jeune âge : on nous apprend dès l’école primaire quelles associations d’aliments sont conseillées pour construire un repas équilibré, ce sont aussi nos parents qui choisissent pour nous ce que l’on mange, pour que nous n’ayons plus qu’à calquer sur eux nos futures habitudes. Il est ainsi bien plus aisé de se persuader ou d’essayer de se convaincre que garder nos habitudes est nécessaire, juste ou ne pose pas autant de problèmes que ce que peuvent en dire certains, plutôt que de repenser notre comportement en conséquence.

Actions des industriels et des lobbies

Les industriels du secteur et les lobbies nous sont d’une grande aide dans cette quête du déni et des informations satisfaisant notre biais de confirmation : il s’agit d’un biais cognitif poussant l’humain à rechercher des informations qui confirment sa pensée et à ne pas prendre en compte celles qui iraient à l’encontre. Ils nous fournissent des moyens de ne pas faire attention à ce qui se trouve derrière ce qu’il y a dans notre assiette ainsi que des informations rassurantes pour ne pas que nous ayons à nous en inquiéter.

Les industriels usent en effet de nombreux stratagèmes pour que le consommateur dissocie l’animal de la viande et oublie, ne voie pas, ne prête pas attention à la souffrance endurée par les animaux exploités pour produire ce qu’il mange.

On observe une tendance à dissocier ce que l'on trouve dans notre assiette de l'animal qui a été tué pour le produire : quand on divulgue le nombre d'animaux d'élevage morts en une année, on parle en kilos et pas en nombre d'individus ; quand on parle d'une partie du corps d'un animal que l'on mange on parle de « jarret », de « jambon », de « filet » pour les parties du corps d'un cochon par exemple. Catherine Rémy, sociologue à l'Institut Marcel Mauss (Groupe de sociologie politique et morale), au CNRS et à l'EHESS, parle de « désassemblage à l'abattoir ». Ce terme souligne le non-problème posé par le passage de l'animal vers plusieurs parties comestibles, comme si ces parties avaient pour destin de finir dans une assiette. Le mot appuie aussi sur le caractère « sans accroc » de la découpe de l'animal, masquant la souffrance subie par ce dernier. On cherche à éloigner le consommateur de la pensée de l'animal vivant avant d'arriver dans son assiette, pour qu'il n'ait plus à s'en soucier.

Noélie Vialles, dans « La viande ou la bête » [3], formule qu'on observe un « dégoût actuel assez général pour tout ce qui, dans le régime carné, rappelle trop nettement l'animal, sa forme et sa vie singulières et sa mise à mort. ». Elle explique que la viande est produite dans des endroits de plus en plus éloignés des villes et qu'elle est consommée dans des formes masquant de plus en plus le muscle d'origine : citant S. Mennell, elle affirme que le hamburger représente 40% du bœuf consommé aux États-Unis en 1987 : la viande est sous une forme géométrique et ne rend plus compte des frontières du muscle et de tout ce qui pourrait rappeler l'animal duquel elle provient. Ce que recherchent les consommateurs sont alors des « effets de vie », en somme, de l'énergie, du goût,

mais ils les veulent sans penser à l'animal : « coupés de l'être vivant singulier qui a fourni la substance ».

Cette scission entre l'être vivant et la nourriture que l'on consomme se fait dans l'esprit au moment de la mise à mort de l'animal. Alors que l'humain, après sa mort, est un « cadavre » devenant un « mort » et débutant son existence parmi les morts après que ses proches l'ont célébré, l'animal passe d'être vivant à « carcasse » dans l'abattoir. Cette opposition entre l'humain et l'animal est mise en avant par Catherine Rémy sous le terme de « désanimalisation ».

Les industriels font aussi en sorte que le consommateur ne s'alerte pas sur ce qui se trouve dans son assiette en représentant des animaux heureux sur les emballages et dans les publicités : le logo de la Vache qui rit, la pub pour le poulet Le Gaulois où l'on voit des poules danser le French Cancan, sont autant d'exemples de dissimulation de la réalité. Ce principe est appelé la « suicide food » : il s'agit de représenter des animaux qui seraient heureux d'être enfermés, exploités et tués pour le plaisir gustatif des humains. Il est actuellement combattu par nombre d'associations pour le bien-être animal, comme L214 par exemple. Bien sûr, le consommateur n'est pas dupe et sait que les animaux ne sont pas heureux dans ces élevages, mais cela participe d'un ensemble de mesures qui l'aident – bien qu'il ne s'en rende pas compte – à se persuader que ce qu'il achète est anodin, à oublier les effets de ce choix de consommation sur des vies bien réelles. Il s'agit d'un moyen marketing parmi d'autres visant à rassurer les consommateurs, mais ce n'est pas le seul mis en œuvre.

Une mesure prise par les lobbies de la viande et d'autres produits d'origine animale agit aussi sur la pleine conscience des jeunes consommateurs. Il s'agit de mener des campagnes de « sensibilisation », que ce soit dans les publicités télévisées ou même dans les écoles. Par exemple, le lobby de la viande bovine Interbev a mis en place un programme appelé *Mon assiette ma planète*, visant à donner accès aux professeurs des écoles des cycles 2 et 3 (donc du CP au CM2) et aux professeurs du collège et du lycée à des fiches d'activité, des ateliers, des vidéos et des visites de fermes par exemple, et ce gratuitement : il suffit de se rendre sur le site Internet [4] et de rechercher l'activité souhaitée. Lors des ateliers en classe, le professeur peut demander à ce qu'un intervenant se déplace pour proposer des activités aux élèves, et c'est au professeur de vérifier les fiches fournies par cet intervenant afin de décider s'il pourra ou non les distribuer aux élèves, comme stipulé dans le *Code de bonne conduite des interventions des entreprises en milieu scolaire* [5]. Les fermiers et les diététiciens intervenant dans ces ateliers et ces visites sont membres du lobby, ou membres de son réseau. Par conséquent on peut douter de leur objectivité, et les professeurs ne peuvent pas avoir une connaissance parfaite du domaine, alors que c'est à eux que revient la responsabilité de vérifier les informations données par ces intervenants.

Les 1200 visites de ferme ont touché 9000 élèves en 2018 venant de 260 établissements scolaires différents selon Interbev [6]. On peut alors se demander ce que retiennent les enfants de ces visites et de ces ateliers. Dans un reportage de la section *L'Œil du 20h* diffusé pendant le journal de France 2 [7], Elodie GUENRO, mère de Manon, 9 ans, scolarisée dans

une école élémentaire à Bordeaux, explique avoir eu une discussion avec sa fille au moment du repas du soir : voyant qu'il n'y avait pas de viande dans son assiette, Manon indique à sa mère que le repas n'est pas équilibré. Quand cette dernière lui explique qu'il n'est pas nécessaire qu'il y ait de la viande ou du poisson pour que le repas soit équilibré, Manon rétorque que c'est un professionnel qui le lui a dit. En effet, des animateurs d'Interbev étaient intervenus dans toutes les classes de l'école le jour même. Les enfants sont donc bien marqués par ces campagnes, et c'est le but recherché par le lobby, qui l'exprime clairement dans son rapport d'activité : « Interbev PACA-Corse continue d'être actif en milieu scolaire et périscolaire auprès des 6 - 12 ans, âge auquel se forment les opinions des consommateurs de demain. » [8].

Les lobbies influencent également les potentiels futurs acteurs importants du domaine en menant des actions auprès des grandes écoles. Interbev a par exemple signé un partenariat avec VetAgro Sup, dans le cadre de la formation Gloqual (Global Quality in European Livestock Production), et visant à faire intervenir des experts dans la formation, comme l'explique VetAgro Sup sur sa page Facebook [9]. Le lobby a aussi communiqué sur son compte Twitter son soutien à l'école Agro ParisTech, en offrant un barbecue géant aux élèves de l'école lors du weekend d'intégration 2018, à base d'« excellente viande bovine » [10]. L'organisation a également offert un sac à chacun de ces 650 étudiants, dans lequel on peut trouver des dépliant de recettes « laviande1idéeparjour ».

Autant de moyens sont mis en œuvre pour que le consommateur ne se soucie pas de ce qu'il a dans son assiette.

Les industriels et les lobbies y trouvent leur intérêt puisque cela permet de tenter de maintenir leur chiffre d'affaires à l'heure où la prise de conscience à propos de la viande – qu'elle soit écologique ou antispéciste – se fait de mieux en mieux. Les consommateurs sont exposés à ces méthodes et ne les contestent que très rarement, comme le font les parents de Manon qui avait assisté à un atelier à l'école.

Pression sociale

La pression sociale est aussi un élément déterminant dans la construction de nos comportements et elle est très présente autour des personnes choisissant de devenir végétariennes, véganes ou de réduire leur consommation de viande par exemple. En effet, c'est un sujet incontournable de discussion à table, quand une personne présente a fait un tel choix. Le contexte de la discussion lors du repas n'est qu'un exemple parmi de nombreux cas, et c'est alors à la personne ayant fait ce choix de s'en justifier puisqu'elle dévie de la norme en vigueur. Le fait de savoir que l'on peut subir cela n'encourage pas à réfléchir à sa consommation, puisque l'on craint d'être à la place de la personne devant se justifier. Si la norme est ancrée plus profondément ou si elle est plus incitative à manger de la viande, du poisson ou d'autres produits d'origine animale, la pression subie est d'autant plus grande : on peut subir des moqueries, du mépris, etc. La norme varie selon – entre autres – le genre, le milieu social ou encore la zone géographique : on ne sera pas autant incité à manger de la viande en ville qu'à la campagne par exemple.

On observe une dissonance cognitive forte chez un grand nombre de personnes consommant de la viande, et un manque d'informations chez les consommateurs d'autres produits d'origine animale. En effet, une majorité de personnes n'est pas insensible à la souffrance et à la mise à mort des animaux d'élevage – ces personnes ne supporteraient pas d'assister au processus complet nécessaire à la production de ce qu'elles achètent – mais cette majorité choisit inconsciemment de tenter de se convaincre que sa consommation est légitime. Un tel comportement peut s'expliquer par le fait que ce que pensent ces personnes n'est pas en accord avec leurs habitudes de consommation : elles consomment des produits contribuant à ces souffrances alors qu'elles sont contre le fait de les infliger.

Viande et genre

Le genre constitue un facteur important dans la consommation de viande des individus : les hommes n'accordent pas la même part de leur alimentation que les femmes à la viande, et même au sein de cette catégorie d'aliments, ils n'ont pas les mêmes préférences qu'elles. J'ai pu observer cela lors de mes entretiens, et ce fait est aussi mis en exergue par nombre d'études sur le sujet. Christèle affirme en effet qu'elle « mange plus léger que Laurent³ le soir, et [elle] préfère manger de la viande blanche plutôt que la viande rouge qu'il mange parfois ». Elle n'est pas un cas isolé, puisque l'ANSES (Agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation, de l'environnement et du travail) constate, dans son étude INCA3 [11], que les femmes privilégient les volailles alors que les hommes préfèrent les autres viandes et la charcuterie. Cette étude a été réalisée en observant plus de 5800 individus de 0 à 79 ans et atteste donc du caractère général de cette observation.

Un des nombreux facteurs expliquant ces différences de consommation est la réticence des hommes à réduire la part de la viande dans leur alimentation, plus grande que celle des femmes, comme le montre Sandrine Rousseau sur LCI [12] : quand on essaie d'expliquer que le geste individuel le plus efficace pour contrer le changement climatique est de diminuer sa consommation de viande, on observe que « la viande rouge renvoie à toute une masculinité autour de la viande. ». Il est alors plus difficile d'en convaincre les hommes

³ Le mari de Christèle, interviewé lui aussi

que les femmes : « ceux qui résistent, et qui résistent massivement en plus, ce sont les hommes. ».

Ces différences de comportement entre les femmes et les hommes peuvent être expliquées en partie par leurs représentations respectives dans les sociétés occidentales actuelles. En effet, comme l'explique Jeanne Burgart-Goutal, agrégée de philosophie et professeure de philosophie, dans l'émission *Avec Philosophie* sur France Culture [13], l'homme est représenté dans les films comme dangereux, prédateur et violent, alors que la femme est représentée dans l'imaginaire collectif comme plus proche de la nature. La viande rouge devient dès lors un symbole de la masculinité : l'homme se veut prédateur et chasse donc l'animal pour le manger, il absorbe sa vie et sa puissance à travers son sang, comme l'explique Nora Bouazzouni, journaliste et autrice, dans le podcast « Le véganisme, c'est un truc de gonzesses » [14].

Ces représentations ne sont pas nouvelles. Elles sont héritées de croyances plus anciennes : Jeanne Burgart-Goutal explique, toujours dans l'émission *Avec Philosophie* sur France Culture [13], en s'appuyant sur le texte *Il faut bien manger* de Jacques Derrida, que « dans la construction imaginaire des sociétés issues de culture biblique, le chef est mangeur de viande, c'est celui qui sacrifie ou pour qui on fait des sacrifices ». La viande est encore une fois très chargée symboliquement, représentant la puissance de celui qui la consomme et sa domination sur les autres et sur le vivant. L'homme ne recherche plus nécessairement le sang ni ce qui rappelle trop l'animal avant sa mise à mort à notre époque, mais il a assimilé

le fait de vouloir manger de la viande rouge pour correspondre à cette masculinité hégémonique⁴.

Ces préjugés ne sont pas innés puisque selon Nora Bouazzouni dans le podcast « Le véganisme, c'est un truc de gonzesses » [14], la représentation de l'homme qui doit manger de la viande rouge n'est pas présente dans l'esprit des enfants : les filles et les garçons mangent la même chose ; elle se développe à l'adolescence et perdure à l'âge adulte. Nora Bouazzouni cite une étude dans laquelle on a présenté à quelqu'un une assiette contenant un steak et des frites et une autre assiette contenant du quinoa et des légumes rôtis. On a ensuite demandé à la personne de dire, pour chaque plat, si elle en associe le contenu à la masculinité ou à la féminité. Le résultat est que le plat de quinoa et légumes est perçu dans la majorité comme féminin alors que le steak frites est vu comme masculin. Ces préjugés simplistes sont donc bien intégrés à l'âge adulte.

Puisqu'ils sont encore ancrés aujourd'hui alors qu'ils ne sont pas innés, alors ces préjugés sont reçus et intégrés pendant l'éducation puis se transmettent pour perdurer. Ils permettent de se rallier à la majorité et sont donc des croyances confortables. Ainsi un cycle est créé, et avoir la volonté d'en sortir – si on trouve utile d'en sortir – est difficile à trouver.

⁴ Conceptualisée par la sociologue australienne Raewyn Connell, la masculinité hégémonique désigne la forme de masculinité qui est dominante ou qui est la plus acceptée à une époque et un lieu donnés.

Les poissons, grands oubliés

J'ai choisi de parler des poissons dans la partie sur les animaux d'élevage car la pratique d'élevage de poissons existe en France et car ces animaux sont considérés, comme les animaux d'élevage agricole dont j'ai parlé plus tôt, comme des biens de consommation par la majorité de la population : on parle de ressources halieutiques pour désigner les poissons vivant autour de nos territoires. Je ne fais ici néanmoins pas la distinction entre les poissons issus d'élevages et ceux vivant en liberté jusqu'à leur capture par les bateaux de pêche, puisque je n'ai pas observé de différence de prise en compte de leurs souffrances par les humains.

Culturellement, les poissons sont vus de manière très différente des animaux terrestres. Notre indifférence devant la souffrance de ces êtres est bien plus grande qu'à l'égard des autres animaux. Alors que les gens se soucient du bien-être des animaux terrestres – du moins quand on les y fait réfléchir, même si cela ne se reflète pas toujours dans leur consommation – beaucoup ne voient pas de problème dans la consommation de poisson et partent du postulat que ces animaux ne souffrent pas autant que les animaux d'élevage. J'ai pu constater cette idée en parlant avec Laurent. Après avoir discuté de mes motivations à ne plus consommer de produits d'origine animale, il m'a demandé « Mais alors qu'est-ce qui t'a motivé à arrêter de manger du poisson ? » : mes explications sur la souffrance que subissent les animaux d'élevage ne semblaient pas, pour lui, s'appliquer aux poissons.

Cette herméticité à la souffrance des poissons est directement liée au fait que les poissons ne peuvent pas exprimer leur douleur aussi facilement que les animaux terrestres : ils ne sont pas capables de crier, pleurer, grogner, etc. Or, comme expliqué par Victor Duran-Le Peuch dans son Podcast « Comme un poisson dans l'eau » [15], les études scientifiques ont prouvé depuis les années 2000 et 2010 la présence de nombreux critères de la sentience, comme la présence de récepteurs de la douleur, de nerfs et d'un système nerveux central chez les poissons, permettant au cerveau d'interpréter la douleur. Ainsi on constate chez eux un intérêt à ne pas souffrir : dans une étude de 2013 [16], Lynne Sneddon montre que les poissons zèbre sont capables de faire une action ayant un coût s'ils estiment que cela est nécessaire, ou leur est bénéfique. Elle met à disposition de chaque poisson deux chambres communicantes, l'une favorable au sentiment de sécurité, avec des graviers et des plantes, l'autre très fortement éclairée et stérile, la rendant peu adaptée à ces poissons. On observe alors que les individus choisissent de passer la majorité de leur temps dans la chambre avec les plantes et le gravier. Ils sont ensuite assignés soit au groupe contrôle, qui subit une injection sous-cutanée de solution saline bénigne, soit au groupe subissant une injection d'acide acétique (l'acide contenu dans le vinaigre). Aucune différence de comportement n'est observée après cette injection. En revanche, lorsque l'on dilue un antalgique dans la partie éclairée et stérile de l'aquarium, seuls les poissons ayant été exposés à l'injection de vinaigre, et donc à la douleur, ont choisi de changer de chambre, et ainsi de s'exposer à l'antalgique. Même si cette expérience est moralement très discutable, elle a permis de montrer que les poissons sont

capables d'estimer que le coût que cela cause – le fait de rester dans un environnement moins sécurisant – était faible par rapport à la diminution de la souffrance que cela permet d'obtenir.

Les poissons sont donc capables, comme les animaux terrestres, de ressentir la douleur. Ils savent aussi faire en sorte de minimiser cette souffrance quand ils le peuvent. Certes, ils ne l'expriment pas aussi clairement, mais cela ne saurait raisonnablement justifier le fait de ne pas prendre en compte leurs intérêts à ne pas souffrir, alors que nous avons le choix de faire autrement.

Les animaux sauvages en France

Le regard porté sur les animaux d'élevage est bien documenté puisque la quasi-totalité de la population est concernée : une grande partie mange de la viande ou des produits d'origine animale, quant à ceux qui n'en consomment pas, ils sont presque tous informés sur les conditions dans lesquelles ces denrées sont produites, ainsi presque tout le monde est en rapport de près ou de loin avec ces animaux. La perception des animaux sauvages est, elle, beaucoup moins médiatisée, puisqu'une grande partie de la population vit en ville et n'est donc pas nécessairement en contact direct avec ces animaux, ni en rapport éloigné puisque cette population ne consomme en général pas de viande issue de la chasse.

J'ai pu observer depuis petit qu'en campagne, chez mes grands-parents, on parle naturellement beaucoup plus des animaux tels que les sangliers, les biches, les renards, etc. qu'en ville, et que le regard qu'on leur appose est particulier. On peut dire de ces animaux qu'ils sont beaux, grands, qu'ils courent vite, en bref, on peut les complimenter et éprouver une forme d'admiration pour eux. On va aussi très souvent en parler de manière négative, se plaignant des dégâts que peuvent causer les cerfs et les sangliers par exemple, sur les cultures. À cause des inconvénients que cause la cohabitation

entre les humains et les animaux sauvages, on n'accorde pas de valeur particulière à leur vie : lorsque l'on percute, ou manque de percuter un animal sur la route en voiture, on craint davantage d'avoir abîmé la voiture que d'avoir blessé ou tué l'animal.

On préfère certes les voir en pleine forme, comme le dit Laurent : « Moi c'est pareil je préfère le voir courir dans un champ hein, le sanglier, plutôt que de le voir taper dans ma bagnole hein, mais bon. », mais toujours selon lui : « Tu peux pas rester indifférent face aux dégâts que ça fait, après voilà. ». Cette dualité est très présente dans les milieux ruraux et particulièrement dans l'argumentation des chasseurs : alors que la chasse est controversée, ces derniers la défendent en affirmant par exemple que la régulation de la population de sangliers et de cerfs est nécessaire pour limiter les dégâts sur les cultures. Or on a tué 1 452 520 cerfs, chevreuils et sangliers pendant la saison 2020-2021 d'après la Fédération Nationale des Chasseurs et l'Office Français de la Biodiversité [17]. Ceci représente 6,6% des 22 000 000 d'animaux chassés chaque année [18]. Même si certaines espèces causent en effet des nuisances pour les cultures, l'immense majorité des animaux chassés n'est pas liée à leur régulation. Cet argument de régulation n'est donc pas recevable, et on peut alors se demander ce qui motive réellement les chasseurs.

J'ai posé la question à Robert⁵, et ce qui lui plaît dans la chasse est de trouver l'animal, de « le traquer ouais! Le chercher et le faire sortir! Faire sortir la bête! ». Il trouve son loisir dans le fait de chercher les animaux, quand d'autres souligneront la

⁵ Le mari d'Yvette, vivant en campagne Périgourdine

convivialité ou la proximité avec la nature. Mais on peut se demander si le fait de mettre à mort des animaux ne leur pose pas de problème, ne les freine pas dans leur choix de chasser. Robert répond alors « Non ça ne me fait rien. Non. Une satisfaction! » : il n'est plus choqué par la violence des fusils, des chiens mordant les animaux et est simplement satisfait d'avoir trouvé l'animal qu'il cherchait.

On compte aussi, dans certaines régions rurales, de nombreux évènements payants de chasse aux perdrix ou aux pigeons ramier, qui ont grandi dans des élevages spécialisés livrant tous leurs oiseaux pour la chasse. Des chasseurs de toutes régions viennent exercer leur « loisir » : ils sont complètement désensibilisés à la mise à mort de tous ces oiseaux, élevés spécialement pour l'occasion.

Le regard posé sur les animaux sauvages est donc complexe, dual même au sein du seul milieu rural, dans l'esprit d'une seule et même personne : on admire ces animaux quand ils courent dans les champs mais on ne leur accorde pas de valeur particulière car on pense qu'il est nécessaire de les tuer pour nos intérêts personnels. Certains deviennent même complètement insensibles à la vue de la mise à mort de l'animal.

Des solutions pour cohabiter

Notre société est spéciste. En effet, comme nous avons pu le constater, on n'accorde pas la même valeur à la vie des animaux selon leur appartenance à une espèce ou à un environnement : la vie d'un lapin d'élevage n'a pas la même valeur que celle d'un lapin sauvage auprès de la majorité de la population. Cette norme contribue à ce que les humains continuent d'infliger des souffrances en exploitant des êtres sentients, qui ont donc un intérêt à vivre et à ne pas souffrir.

Pour sortir du paradoxe entre le fait d'être contre ces souffrances et le fait de continuer à se comporter comme on le fait aujourd'hui, il est nécessaire de repenser nos relations avec les animaux. Sue Donaldson et Will Kymlicka proposent dans leur livre *Zoopolis* d'établir les droits des animaux selon leur type de relation avec les humains, au lieu de le faire selon leur espèce. Ils classent ainsi les animaux non humains dans trois catégories : les animaux domestiques – comprenant les animaux de compagnie comme les animaux « d'élevage » –, les animaux sauvages et les « animaux liminaux », vivant dans les villes ou en périphérie mais n'étant pas domestiqués. Donaldson et Kymlicka considèrent que les animaux ont des droits fondamentaux tels que celui de ne pas être asservis puisqu'ils sont capables de vivre des expériences de manière

subjective : ils ont des besoins, des désirs et des préférences. Les animaux ont aussi des droits relationnels. On peut prendre le modèle des sociétés humaines pour clarifier cette distinction entre droits fondamentaux et relationnels. Les humains sont dotés de droits fondamentaux, universels comme le droit à ne pas être torturé, et leur appartenance à une communauté particulière leur accorde des droits politiques comme le droit de participer aux processus de décision collective ou d'avoir accès aux ressources produites par la communauté. Les personnes ne faisant pas partie de cette communauté n'ont pas ces droits ; ce sont par exemple les touristes étrangers.

Les animaux non humains seraient ainsi dotés de droits en fonction de leur type de relation avec les humains, ce qui leur permettrait de partager des territoires sans que l'humain n'exerce une influence trop grande sur eux. L'exploitation des animaux ne serait donc plus imaginable et les convictions des individus seraient alors en accord avec leur comportement : ils partageraient leur espace avec les animaux, sans exercer de pression sur eux.

Table des matières

Avant-propos.....	3
Les animaux d'élevage	4
Les animaux d'élevage agricole : la dissonance	5
L'exemple du lait de vache	6
L'exemple de la viande	7
Viande et genre	15
Les poissons, grands oubliés	18
Les animaux sauvages en France.....	21
Des solutions pour cohabiter	24
Table des matières	26
Bibliographie.....	27

Bibliographie

[1] : « L'élevage des vaches pour le lait », Site de L214
<https://www.l214.com/animaux/vaches/la-vie-des-vaches-laitieres/>

[2] : « Les trois systèmes d'élevage », Site de l'INAPORC
<https://www.leporc.com/elevage/les-differents-systemes.html>

[3] : « La viande ou la bête », *Terrain*, n° 10 : *Hommes et bêtes*, p. 86-96, 1988
<https://journals.openedition.org/terrain/2932#article-2932>

[4] : Site Internet « Mon Assiette ma planète » d'INTERBEV
<https://www.monassiette-maplanete.fr/>

[5] : Code de bonne conduite des interventions des entreprises en milieu scolaire, Circulaire n°2001-053, paragraphe III.2.2)
<https://www.education.gouv.fr/botexte/bo010405/MENG0100585C.htm>

[6] : Rapport d'activité Interbev 2018

https://www.interbev.fr/wp-content/uploads/2019/06/interbev_ra_2018-planches-web.pdf

[7] : *L'Œil du 20 heures*, reportage du 6 décembre 2016 sur France 2

<https://blog.francetvinfo.fr/oeil-20h/2016/12/06/quand-le-lobby-de-la-viande-intervient-dans-les-ecoles.html>

[8] : Interbev Paca-Corse, Bilan d'activité 2017

https://interbevpacacorse.normabev.fr/medias/PACA/documents/cr_activite_interbev_pacacorse_pr_2017_def.pdf

[9] : Publication de VetAgroSup sur Facebook

<https://www.facebook.com/VetAgroSup/videos/2423329854454019/>

[10] : Publication de Interbev Île De France sur Twitter

<https://twitter.com/InterbevIDF/status/1043081233914376192>

[11] : Étude INCA 3 (troisième étude Individuelle Nationale des Consommations Alimentaires) menée par l'ANSES sur plus de 5800 personnes de 0 à 79 ans, publiée le 12 juillet 2017, page 17 du dossier de presse

<https://www.anses.fr/fr/system/files/PRES2017DPA04.pdf>

[12] : Dans l'émission *Un Œil sur le monde*, chaîne TV LCI, le 29 août 2022 à 20h30, à 2 minutes. Lien de la vidéo :

<https://www.tf1info.fr/politique/video-le-barbecue-symbole-de-virilite-sur-lci-sandrine-rousseau-confie-en-avoir-marre-2230719.html>

[13] : « À quoi pourrait ressembler la fin de l'abondance ? Épisode 2/4 : Le plaisir peut-il ne pas être prédateur ? », sur France Culture pour l'émission *Avec Philosophie* animée par Géraldine Muhlmann, le 20 septembre 2022, utilisé à la minute 34

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/avec-philosophie/le-plaisir-peut-il-ne-pas-etre-predateur-4199373>

[14] : Podcast « Comme un poisson dans l'eau », « Lecture #12 : Le véganisme, c'est un truc de gonzesses – Nora Bouazzouni », créé et animé par Victor Duran-Le Peuch, utilisé aux 8^e, 9^e et 11^e minutes

<https://open.spotify.com/episode/6EjVJUH553dRxpE83seMOB>

[15] : Podcast « Comme un poisson dans l'eau », « Lecture #11 : Sentience et principe de précaution », créé et animé par Victor Duran-Le Peuch, 6^e minute
<https://open.spotify.com/episode/1KEU3zdHDIIfxlg2QDjQFv>

[16] : « Do painful sensations and fear exist in fish ? », étude de Lynne U Sneddon en 2013, actuellement Senior Lecturer à l'université de Göteborg en Suède
https://www.researchgate.net/profile/Lynne-Sneddon-2/publication/317233095_DO_PAINFUL_SENSATIONS_AND_FEAR_EXIST_IN_FISH/links/592d4047aca272609e00b589/DO-PAINFUL-SENSATIONS-AND-FEAR-EXIST-IN-FISH.pdf

[17] : Tableau de chasse des ongulés sauvages 2020-2021, établi par l'OFB et la Fédération Nationale des Chasseurs. Il s'agit des données les plus récentes pour les ongulés sauvages.
<https://www.lechasseurfrancais.com/chasse/tableaux-grand-gibier-2020-2021-70230.html>

[18] : Tableau de chasse national 2013-2014, établi par l'OFB et l'Office National de la Chasse et de la Faune Sauvage. Il s'agit des données les plus récentes regroupant toutes les espèces.
https://www.researchgate.net/publication/308504524_Enquete_nationale_sur_les_tableaux_de_chasse_a_tir_Saison_2013-2014_Resultats_nationaux